

Zeitschrift: Cahiers du Musée gruérien
Herausgeber: Société des Amis du Musée gruérien
Band: 13 (2021)

Artikel: Maxime et Romain Pittet. Deux frères amoureux du patois
Autor: Pharisa, François
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1048041>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



© Adrien Perritaz

Maxime et Romain PITTET

Deux frères amoureux du patois

Maxime Pittet, 23 ans, et son frère Romain, 21 ans, conversent en patois entre eux. Tout naturellement, comme si c'était normal. Le premier est fromager et agriculteur, le second étudie à la Haute École pédagogique. Ils ont appris le patê grâce aux cours facultatifs du CO, grâce au théâtre et au chant choral, ainsi qu'aux précieux conseils des patoisants. À leur tour, ils souhaitent susciter de « l'intérêt pour cette magnifique langue ».

Quels sont vos premiers souvenirs en patois ?

Romain Pittet (R. P.) : Nous aimons bien le patois depuis tout petits. Notre maman et notre grand-papa nous l'ont fait découvrir par les chants. C'est ainsi que nous nous sommes fait l'oreille.

Maxime Pittet (M. P.) : Nous chantions alors sans comprendre les paroles, mais nous étions encouragés à prononcer juste. Nos grands-parents nous aidaient et nous corrigeaient. Puis, avec les années, étant curieux de nature, nous avons cherché à comprendre ce que nous chantions. À l'école primaire à Riaz, nous avons aussi eu la chance d'avoir des maîtresses qui nous faisaient apprendre un chant en patois avant le 1^{er} Mai. Et puis

vinrent les cours facultatifs au CO. C'est là que tout a vraiment commencé.

R. P. : Un petit noyau de jeunes motivés s'est formé. Surtout, le professeur était sympa et attachant, il a su nous captiver.

M. P. : Il s'appelait Louis Esseiva (*il prononce son nom en patois, Esseiva*). Il avait passé 80 ans et habitait Neyruz, mais avait travaillé dans les alpages en Gruyère, il était fromager. Comme je savais que je voulais aussi en faire mon métier, j'ai très vite pris Louis en exemple. Il avait plaisir à partager ses connaissances. En 2012, il nous a invités à l'assemblée de la Société des patoisants de la Gruyère. Des membres y jouent toujours une pièce de théâtre en ouverture de l'assemblée. Nous étions attablés avec quelques autres

jeunes et la metteuse en scène, Christine Overney Ruffieux, est venue nous demander si nous voulions participer à l'avenir. Je me suis tout de suite dit que cela pourrait être une chouette expérience !

R. P. : La première pièce que nous avons jouée, en 2014, s'appelait *On charayon ou kà dè karda* (*Un serrurier au cœur d'artichaut*). Depuis, les jeunes accompagnent chaque année les plus anciens sur scène. Maxime a poursuivi et moi j'ai rejoint en 2017 le Groupe choral Intyamon.

M. P. : Monter sur scène t'oblige à répéter, à apprendre ce que tu dis, à bien prononcer. Les cours te fournissent la base, mais pour aller plus loin, le théâtre c'est le top !

Longtemps, on ne favorisait pas l'apprentissage du patois. Cela a heureusement bien changé. Vous étiez donc bien entourés...

M. P. : Les patoisants plus expérimentés, notamment Alodie Philipona qui était un peu comme notre grand-maman, faisaient vraiment l'effort de nous parler en patois et prenaient le temps de nous corriger.

R. P. : Ils nous corrigeaient de la bonne manière, de façon pédagogique, et non en nous disant « *tyéche-tè te châ pâ le patê* » (« tais-toi, tu ne sais pas le patois »), comme nos parents pouvaient parfois l'entendre quand ils étaient plus jeunes. Ils ont compris que c'était le dernier moment si nous voulions sauver le patois, même s'il ne sera plus jamais parlé comme avant.

Lequel d'entre vous le parle et l'écrit le mieux ?

M. P. : Nous sommes chacun à notre stade. Nous connaissons des mots et des expressions que l'autre ne connaît pas, parce que nous avons entendu ou lu des choses différentes, côtoyé des patoisants que l'autre

ne fréquente pas. Nous apprenons l'un de l'autre. Nous arrivons d'ailleurs à entretenir une conversation en patois.

Y a-t-il d'autres jeunes comme vous, bilingues français-patois, ou êtes-vous deux extraterrestres ?

M. P. : (*Il rit.*) Nous sommes deux jeunes tout à fait normaux, mais spécialement motivés !

R. P. : Il semble bien que nous sommes tombés amoureux du *patê* !

M. P. : C'est comme tout, plus tu acquiers de compétences, plus tu pratiques, plus tu aimes.

R. P. : En 2017 à Yverdon, à l'occasion de la Fête internationale du patois, j'ai pris part à un concours et j'ai gagné le second prix de prose. C'est motivant, cela te pousse à faire mieux la prochaine fois. Mais c'est sûr que les gens qui nous entendent pour la première fois sont pour le moins surpris ! Nous ne sommes toutefois pas les seuls jeunes à le parler dans la région. Certains le parlent même en famille à table depuis tout petits.

Apprendre le patois au CO, est-ce bien vu ou est-ce qu'on se moque de vous ?

R. P. : Franchement, je m'attendais à ce qu'il y ait davantage de remarques. Au final, il y en a très peu eu. Désormais, les sociétés de jeunesse mettent le bredzon et le dzaquillon pour aller chanter le 1^{er} Mai. Les jeunes sont contents de revêtir les habits traditionnels et sont heureux d'entonner un ou deux chants en patois. Il y a vingt ou trente ans, ils se gênaient. Il y a un retour vers les traditions, mais en gardant un esprit ouvert.

Pourquoi aimez-vous autant cette langue ? Est-ce sa musicalité ?

M. P. : Elle renvoie à notre région, nos montagnes, nos savoir-faire. Et sa couleur est magnifique. C'est une langue chantée, un peu comme l'italien : La Berra, le Javroz, Esseiva



(il prononce en patois)... Elle est jolie à écouter. Le prénom Joseph se dit *Dzøjè* en patè, avec un z et un j, c'est joli, non ?

Quelles sont vos expressions favorites ?

R. P. : Je dirais : *On dzoua yô t'â pâ ruju, l'è on dzoua dè fotu !* Ce qui signifie : « Un jour où tu n'as pas ri est un jour de foutu. »

M. P. : *L'i a pâ pye tâko tyè chi ke chè krê to chavê, pachke fâ dza grantin ke i aprin rin mé !* Soit : « Il n'y a pas plus sot que quelqu'un qui croit tout savoir, parce que ça fait longtemps qu'il n'apprend plus rien. »

R. P. : Ou encore : *Gaba-tè, nyon tè gabè !* Ce qui veut dire : « Vante-toi, personne ne te vante. » On peut en citer comme ça toute la soirée !

Vous avez cité plusieurs figures qui vous ont aidés à crocher. Quand elles ne seront plus là, qu'advient-il du patois ?

Ne ressentez-vous pas une certaine pression à devoir reprendre le flambeau et favoriser désormais à votre tour sa transmission ?

R. P. : Nous ne le voyons pas comme une obligation. Bien sûr, j'aimerais bien qu'il y ait davantage de monde qui le parle, mais

susciter de l'intérêt et faire en sorte que les gens sachent que cette langue existe, qu'ils en reconnaissent la musicalité, qu'ils en connaissent les origines... c'est déjà quelque chose ! Une fois intéressés, certains peuvent aller plus loin et faire le pas de l'apprendre. Nos grands-parents étaient de la génération qui le parlait et le comprenait, nos parents le comprenaient mais ne le parlaient pas, et nous sommes la génération qui ne faisons ni l'un ni l'autre. Mais nous avons encore au moins de l'intérêt. Il faut que la prochaine génération le conserve aussi. Il est là le défi !

Propos recueillis par François Pharisa

